

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ABONNEMENT.

Pour l'année.... 12s-0d.
Six mois..... 6s-3d.
(payable d'avance.)
non compris les frais de
Poste.

Pour ceux qui ne se conformeront pas à cette condition l'abonnement sera de 15s. payable par semestre. Ceux qui veulent discontinuer sont obligés d'en donner avis un mois avant la fin du semestre, et de payer ce qu'ils doivent.

A Montréal, on s'abonne chez E. R. Fabre, ecr. 3, rue St. Vincent.

L'AMI DE LA RELIGION

ET

DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, LITTÉRAIRE, POLITIQUE ET DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR Stanislas Drapeau, IMPRIMEUR-PROPRIÉTAIRE.

PRIX DES ANNONCES.
Six lignes et au-dessous..... 2s-0d.
Dix lignes et au-dessous..... 2s-6d.
Chaque insertion subséquente, le quart du prix.
Au-dessus de dix lignes 4d. la ligne.

Les annonces non accompagnées d'ordre seront publiées jusqu'à avis contraire.
Les lettres, correspondances, etc., doivent être adressées, franc de port, à STANISLAS DRAPEAU, Rue Ste. Famille, côte De Léry, No. 14.

BUREAU DU JOURNAL
Côte De Léry, No. 14.

Québec, Mercredi, 27 Septembre, 1848.

BUREAU DU JOURNAL
Côte De Léry No. 14.

Ephémérides.

[POUR LE 27 SEPTEMBRE.]

—1666. Saint Vincent de Paul, né le 24 avril 1576, meurt à Paris, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il fut canonisé par Benoît XIII et par Clément XII, le 13 août 1725 et le 16 juin 1737.

« C'était un de ces hommes qui paraissent de loin en loin dans les jours du vice, pour interrompre le droit de prescription contre la vertu. » CHATEAUBRIAND.

JOURNAL RELIGIEUX.

Origine de la mission chinoise.

(Suite et fin.)

« A la nouvelle des succès apostoliques de frère Jean, Rome tressaillit de joie. Clément V se hâta de lui envoyer, comme suffragants sept missionnaires, franciscains, en même temps qu'il le nommait archevêque de Cambalu et primat d'Orient.

Parmi les religieux qui vinrent en aide à Jean de Montcorvin il faut surtout citer le bienheureux Odoric du Frioul un des plus étonnants voyageurs, du moyen-âge. Trois ans passés à Pékin lui permirent d'assister souvent aux fêtes de la cour; car les frères Mineurs avaient un logement spécial au palais; ils devaient, aux jours de réception, se présenter les premiers et donner la bénédiction au souverain. Un jour qu'Odoric était assis avec quatre religieux à l'ombre d'un arbre, non loin du chemin où le cortège impérial allait passer, l'un d'eux qui était évêque, le voyant approcher se revêtit de ses ornements pontificaux; éleva une croix et entonna avec ses frères le *Veni Creator*. Ce qu'ayant entendu, l'empereur les fit venir, et, à la vue de la croix, se leva sur son char, ôta sa couronne de perles et baisa le Christ avec humilité. Et comme c'était l'usage que nul n'approchât du char impérial les mains vides, frère Odoric présenta au prince une petite corbeille pleine de fruits; l'empereur prit des belles pommes, en mangea une et garda l'autre.

« Le bienheureux Odoric, après seize

ans de voyages dans l'Orient, où il avait baptisé plus de vingt mille infidèles, revint en Europe demander cinquante nouveaux missionnaires pour la Chine; mais il ne put les y conduire lui-même, et mourut à Udine en 1311.

« A la même époque, Jean de Montcorvin succombait également aux fatigues de son glorieux apostolat, et le Saint-Siège lui donnait pour successeur frère Nicolas, professeur à la faculté de Théologie de Paris. Tandis qu'il s'acheminait à travers les steppes mongoles vers sa lointaine mission, une nouvelle ambassade des empereurs de la Chine arrivait en Europe et présentait au pape Benoît XII la lettre suivante :

« En la force du Tout-Puissant, l'empereur des empereurs.

« Nous envoyons notre ambassadeur André Franc, avec quinze autres députés, au Pontife seigneur des chrétiens, au-delà des sept mers, où le soleil se couche, pour qu'à l'avénir le chemin soit ouvert à nos messagers vers le Pape, et à ceux du Pape vers nous. Notre vœu est que le Pape nous accorde sa bénédiction, qu'il fasse toujours mémoire de nous dans ses saintes prières, et qu'il protège les Alains chrétiens, nos serviteurs et ses enfants. »

De ces bons rapports entre l'Europe et la Chine faillit naître pour la chrétienté un incalculable bienfait, auquel le temps seul a manqué pour éclore. Sous la médiation des Souverains-Pontifes, les rois de l'Occident et les princes mongols, déjà unis par l'amitié, tendaient à s'unir encore par des traités d'alliance contre les Musulmans, leurs ennemis communs. Si ce projet eût réussi, c'en était fait de l'islamisme, et le monde était sauvé de ses fureurs. Mais déjà éclatait dans l'Orient une révolution nouvelle qui, brisant le trône des Mongols, ajournait pour longtemps les plus belles espérances. La religion s'était introduite en Chine à la suite des Tartares; elle en est proscrite avec eux comme un souvenir de la domination étrangère; les chrétientés naissantes, si multi-

pliées dans ces derniers temps, sont dispersées et détruites. Nul moyen de voler à leurs secours. Le fer, constamment croisé sur la frontière entre les Chinois et les Mongols, barre le passage aux apôtres du dehors, tandis que le fanatisme immole ceux du dedans. Enfin, la Chine, rendue à elle-même après une lutte acharnée, s'enferme plus que jamais dans sa grande muraille, et son église, étouffée au berceau, rentre pour deux siècles dans un silence de mort.

Mais tandis qu'au nord elle ferme à l'Evangile le grand chemin du désert, voici qu'à la croix lui revient par le midi, portée en triomphe sur les flots de l'Océan par la main des navigateurs portugais.

Arrêtons-nous à cette première phase des missions en Chine, et après avoir rappelé ce que l'apostolat fit pour le salut des âmes, unique objet de son ambition, soit qu'il dit un mot de ses bienfaits purement humains, ce fruit ordinaire mais trop souvent oublié de son héroïque dévouement.

Aux deux extrémités de l'ancien continent, la société chrétienne et la société orientale, étrangères l'une à l'autre, s'agitait dans une sphère isolée et concentraient en elles-mêmes toute leur vie. Tout à coup l'irruption des Mongols fait une large trouée dans cette forêt de peuples qui les sépare. Des moines s'y précipitent avec leur courage et la croix; les pics étincelants de l'Himalaya sont escaladés; les déserts orangeux sont franchis, et par delà des océans de sable une terre nouvelle apparaît, un monde inconnu se révèle à l'ancien. Non contents de l'avoir découvert, ces religieux veulent le mettre en contact avec leur patrie, qu'ils ont su lui faire aimer; ils prennent par la main ses ambassadeurs et ses princes, qu'ils amènent aux pieds du Pontife chrétien; l'Europe et la Chine, étonnées de se trouver en présence, fraternisent dans de solennelles entrevues; les deux civilisations se mêlent et s'enrichissent par un mutuel échange d'idées, de langues et de bienfaits.

Et le lien qui les a rapprochées, c'est la religion ; et les instruments de ces communications fécondes, ce sont, comme aujourd'hui, de pauvres missionnaires auxquels tant de peuples, jusque-là séparés par des haïnes, des océans ou des déserts, doivent le bonheur de se connaître et de s'aimer.

Ce n'est pas tout. Ces moines qui avaient transplanté, avec la foi, les arts de leur patrie au fond de l'Orient, en rapportèrent des secrets non moins précieux qui, déposés à l'ombre de leurs couvents, y germèrent en silence, pour éclore dans un avenir prochain. Ainsi, l'aiguille aimantée qui devait bientôt ouvrir l'immensité des mers à la navigation, le papier-monnaie qui a centuplé la richesse commerciale, la poudre à canon qui allait armer de la foudre le génie militaire, l'imprimerie, cet organe de la pensée qui en popularise les échos multipliés à l'infini, toutes ces découvertes qui ont illustré la fin du moyen âge, étaient alors connues dans l'Asie orientale et complètement ignorées de l'Occident. Or, c'est à la suite des communications avec la Chine, et moins d'un siècle après les explorations des religieux, qu'on les voit se révéler à l'Europe. En un mot, au point de vue purement humain, les missions du 14^e siècle nous ont fait connaître une moitié de l'ancien continent ; elles ont mis la science sur la voie de ses inventions les plus capitales ; elles ont fourni à Christophe Colomb l'instrument et peut-être la première idée de sa découverte du Nouveau-Mondé.

[Annales de la Propagation de la Foi.]

JOURNAL LITTÉRAIRE.

Un épisode de la traite des nègres

(Suite.)

Je remontaï alors sur le pont ; à mesure que j'avancais, à pas lents, la foule des matelots, semblable à un troupeau de moutons, se pressait en reculant avec épouvante ; et pourtant tous les hommes dont se composait l'équipage, bandits de tous les âges et de toutes les nations, étaient, chacun pris individuellement, des natures farouches et indomptables... Seulement j'avais sur eux l'avantage de la volonté.

— Quel est celui d'entre vous, chiens, demandai-je, qui a crié tout-à-l'heure : à bas le capitaine !

— C'est Pedro ! répondirent immédiatement soixante voix.

— Viens ici, Pedro.

Pedro s'avança en tremblant de tous ses membres : c'était un novice âgé de vingt à vingt-deux ans. Arrivé à deux pas de

moi, il tomba de lui-même à genoux.

— Grâce ! grâce ! capitaine ! s'écria-t-il en courbant la tête.

Je levai les épaules d'un air de pitié, et le poussant dédaigneusement du pied, je le fis rouler sur le pont.

— Cet homme est souï et il ne sait ce qu'il fait, dis-je ; qu'on lui administre deux cents coups de garçette, cela le fera revenir à lui.

On se saisit immédiatement de l'infortuné novice, puis, après l'avoir solidement attaché sur l'affût d'un canon, on se mit à le frapper avec un zèle inconnu jusqu'à ce jour, à bord des navires, quand il s'agit des exécutions.

J'assistai immobile à cet acte de sévérité, et ne fis pas grâce d'un seul coup. Le dos de Pedro, dépouillé de sa peau, était à vif ; on eût pu en compter jusqu'aux moindres fibres. A chaque nouveau coup de garçette, une pluie fine de sang rejaillissait sur les assistants. Pedro, malgré les atroces douleurs qu'il devait éprouver, ne poussa pas un seul cri, pas une seule plainte ; la peur étranglait sa voix. L'exécution terminée, je me mis, les mains derrière le dos, à me promener sur le pont ; Pedro, que l'on détacha de son affût de canon, râlait à moitié mort... mais il n'était aussi plus question de révolte. Je fus alors rejoindre mon noble Hamilton, que je trouvai appuyé sur un tonneau de poudre, et son pistolet armé et prêt à faire feu.

— Vous pouvez remonter à présent, senor Hamilton, lui dis-je en l'entraînant en haut. Ces chers enfants, que le tonnerre écrase, ont reconnu leurs torts et sont rentrés dans le devoir. Merci toujours mille fois pour le service que vous m'avez rendu !

— Le service que je vous ai rendu ! me dit le jeune midshipman en me pressant les mains avec effusion. Ah senor ! comment pourrai-je jamais reconnaître votre générosité !

— Allons donc ! à quoi bon nous occuper de pareilles misères. Ce que j'ai fait pour vous tout autre l'eût fait à ma place... Songez plutôt à réparer vos forces, et commencez d'abord par bien déjeuner.

— Non, non, jamais je ne pourrai reconnaître une générosité pareille, reprit le pauvre enfant en poursuivant sa première idée... jamais !...

— Pendant quelques instants il se tut : sa tête retenue dans ses mains, et ses coudes appuyés sur la table, il resta enseveli dans une rêverie profonde.

— Eh bien ! senor Hamilton, lui dis-je, afin de l'arracher à ses réflexions, qui ne pouvaient être riantes, eh bien ! et le déjeuner !

Le midshipman, en entendant ma voix, sembla sortir d'un rêve. Il laissa retomber

ses bras sur la table et releva la tête. Je vis que deux larmes à moitié séchées brillaient encore entre les cils de ses paupières ; du reste son sourire était radieux, et l'expression de son visage me rappela ces belles têtes d'anges et de martyrs que j'avais vues au musée de Madrid, dans mon extrême jeunesse.

— A présent, je suis heureux, me dit-il d'une voix si douce et si drôle que je me sentis ému et effrayé en même temps, sans pouvoir me rendre compte de ces deux émotions si différentes. A présent je suis heureux, cher senor... car s'il ne m'est pas donné de m'acquitter jamais envers vous de la dette de reconnaissance que m'impose votre belle conduite, du moins viens-je de trouver le moyen de vous en payer les intérêts...

Comme je ne savais que répondre, et que je réfléchissais à cet étrange revirement d'idées : eh bien ! et le déjeuner dont vous me parlez tout-à-l'heure, me dit-il gaïement, n'en est-il plus question, mon cher hôte, je meurs de faim !

Je sonnai aussitôt le mousse, qui vint servir la table, et Hamilton se mit à attaquer, sans perdre de temps, les plats placés devant lui.

— Cher senor, il est une question que je désire vous adresser depuis une heure, mais je n'ose... me dit-il, le déjeuner achevé. Croyez-en cependant ma parole, ce n'est certainement pas pour abuser de votre réponse.

— Quelle question, amigo,

— Comment vous nommez-vous ?

— Don Esteban *** ! répondis-je en souriant.

— Comment, c'est vous qui êtes le célèbre Esteban, s'écria-t-il avec surprise, l'Esteban dont les journaux anglais racontent de si sanglantes anecdotes, l'Esteban que l'on a fait anthropophage, et dont on a publié de si drôles de portraits !

— Oui, cher ami !... c'est moi qui suis l'anthropophage ! Vous voyez qu'en vous nourrissant grassement, il n'y a de ma part que de l'égoïsme... je vous engraisse pour vous mieux dévorer plus tard.

— Ce que c'est que le monde ! s'écria-t-il en me serrant de nouveau les mains, afin de me prouver probablement que la connaissance de mon nom ne changeait en rien ses sentiments à mon égard.

— A présent, Hamilton, lui dis-je (je vous demande pardon de vous appeler Hamilton tout court, mais il me semble que vous êtes mon fils), à présent, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous jeter un moment sur mon lit et de dormir quelques heures... cela vous remettra tout-à-fait.

Le midshipman me donna, en souriant, une dernière poignée de main, puis il alla

se jeter tout habillé sur mon hamac. Cinq minutes plus tard, il dormait d'un profond et calme sommeil.

Je rechargeai alors mes pistolets et remontai sur le pont : tout symptôme de révolte avait disparu ; les hommes, occupés à leurs travaux ordinaires, me saluaient quand je les interrogeais, plus respectueusement encore que par le passé... et le pont, nettoyé avec soin, ne conservait plus la moindre trace de sang : le cadavre du Génois avait été jeté sans pompe à la mer. L'équipage voulait se faire pardonner.

A cinq heures, Hamilton dormait toujours, et je dînai avec mon second, le lieutenant étant de quart ; puis, le dîner fini, je remontai sur le pont pour voir si tout était en ordre, et je priai le second de vouloir bien se charger de mon service de nuit, car, quoique mon équipage me parût rentré dans le devoir, je tenais cependant à veiller mon pauvre midshipman moi-même.

Cette fois, Hamilton était réveillé et assis à table.

—Capitaine, me dit-il, j'aurais encore une grâce à vous demander, ce serait de me procurer du papier et de l'encre.

—Volontiers ! mais à quoi bon vous fatiguer aujourd'hui... n'avez-vous pas tout le temps nécessaire devant vous pour écrire ?

—Certes, capitaine... mais c'est que rien ne me défatigue autant que de m'entretenir avec ma mère.

—Ah ! oui, je me rappelle à présent que vous avez un culte pour votre mère, Hamilton.

—Les yeux du midshipman brillèrent.

—Oh ! si vous saviez, cher bon Esteban, quelle sainte est ma mère ! s'écria-t-il avec feu, vous trouveriez que mon adoration pour elle est bien naturelle.

Puis reprenant cet air de triste mélancolie qui m'avait déjà frappé, il ajouta d'une voix douce et pleine de larmes :

—Pauvre mère... moi qui avais rêvé pour elle une si douce et si tranquille vieillesse, un joli cottage à Ramsgate, ombragé sous un dôme de feuillage, et se mirant dans la mer. Rêves, rêves que tout cela, don Esteban... et dire que je ne la verrai plus.

—Etes-vous fou, Hamilton, pour désespérer ainsi à vingt ans de l'avenir ! Et pourquoi ne reverriez-vous plus votre mère ?

—Je suis si loin d'elle, don Esteban, me répondit-il en balbutiant.

—Jolie raison, pour un marin, que vous me donnez là. Tenez, voici tout ce qu'il vous faut pour écrire... Soyez aussi long que vous voudrez dans votre correspondance, pendant ce temps-là je vais m'amuser à parcourir l'histoire des sibustiers de Saint-Domingue. C'est mon livre de prédilection.

—Don Esteban ?... me dit Hamilton qui semblait fort embarrassé.

—Eh bien !

Est-ce que vous ne seriez pas bien de prendre, à votre tour, un instant de repos ?

—Merci. Tout est tranquille, mais je tiens, malgré cela, à veiller cette nuit.

—Eh bien ! qu'à cela ne tienne ; je veillerai, moi, don Esteban, s'écria-t-il avec empressement, et si je sens le sommeil me gagner, je vous réveillerai, je vous le jure.

—Bien sûr ?

—Oh ! vous pouvez y compter.

—Alors j'accepte ; je suis, je l'avoue, un peu fatigué ; la chaleur a été très-forte aujourd'hui, et je trouverai mon hamac avec plaisir.

Hamilton se mit à écrire sans me répondre, et je m'étendis sur mon hamac. J'avais, comme vous devez le comprendre, don Pablo, passé une journée fort agitée, et mon sommeil se ressentit de ces violentes émotions. Le cauchemar vint s'asseoir sur ma poitrine. Il me semblait que mon équipage révolté s'était emparé du pauvre Hamilton et s'appropriait à le prendre. Je voulais voler à son secours, mais une force surnaturelle me retenait cloué à ma place, tandis que je voyais le matelot génois me montrer, en riant d'un air moqueur, une ballé aplatie sur son front. Enfin, le midshipman parvint à s'arracher des mains de tous ces furieux, et se jeta à mon col en pleurant à chaudes larmes. Le violent effort que je fis en cet endroit de mon cauchemar pour rompre les liens invisibles qui me retenaient, me fit ouvrir les yeux une seconde. A mon grand étonnement, je sentis des larmes glisser effectivement sur mon visage, et je vis passer une ombre légère devant moi... Cependant j'attribuai ces incidents à mon rêve, et je me rendormis de nouveau.

(A Continuer.)

JOURNAL SCIENTIFIQUE.

Planètes.—On se rappelle que M. Benjamin Valz avait proposé à l'Académie un moyen de découvrir en peu d'années toutes les petites planètes qui sans doute parcourent encore leurs orbites inconnues autour du soleil, et de les prendre toutes ensemble comme dans un grand coup de filet. Monsieur Bishop annonce à Monsieur à M. Leverrier que, déjà depuis les premiers jours de juillet 1847, il a mis à exécution un plan parfaitement identique à celui de M. Valz, et que des cartes éclipiques qui ont 6 degrés de largeur, 30 au nord et 30 au sud de l'écliptique, se construisent maintenant par les soins de M.

Hind. Le travail est déjà fort avancé, et bientôt, sans doute, quelques-unes de ces cartes pourront être livrées aux astronomes. Espérons que bientôt, à l'aide de tant d'efforts intelligents et si fraternellement réunis, les espaces, comparativement si restreints de notre système planétaire, n'auroient plus de secrets pour nous.

Comètes.—M. Jolink, astronome de Prague, a calculé les éléments de la comète découverte par M. de Vico, en janvier 1846, et il est arrivé à ce résultat que le temps d'une révolution doit être pour cet astre de 2821 années, et qu'il y a un contre un à parier qu'il n'est pas inférieur à 2319 ans, et qu'il n'exécède pas 3255 années.

Etoiles filantes.—Les astronomes s'occupent toujours avec une louable persévérance de ces astres mystérieux qui, pendant les nuits sereines, traversent aussi rapides que la pensée le champ de notre vue, et après cette manifestation soudaine, vont se replonger dans leur habituelle obscurité. Les savants recueillent les faits pour en pouvoir conclure enfin les lois encore voilées. Quelques observations très-nouvelles ont été communiquées à l'Académie ; les étoiles filantes se sont montrées nombreuses comme d'ordinaire en Suisse vers le milieu du mois d'août, et dans la nuit du 12 au 13 novembre à Benarès dans l'Inde.

JOURNAL BIBLIOGRAPHIQUE.

BIBLIOTHEQUE DU CLERGE'. (1)

Collection d'ouvrages nécessaires ou utiles à MM. les Ecclésiastiques.

SOUS PRESSE :

Theologia Moralis Universa in Usum Clericorum.

AUCTORE PETRO SCAVINI.

Editio altera auctior et emendatior.

3 vol. in-8.

Cette Théologie est également recommandable sous le triple rapport de la doctrine, de la méthode et du style.

Quant à la doctrine, son éloge est tout fait en disant que c'est celle du saint et célèbre théologien Marie-Alphonse de Liguori. On sait l'approbation solennelle que le Saint-Siège fit de cette Théologie morale du saint évêque, et les divers éloges qu'en ont faits les souverains Pontifes, depuis Benoît XIV, surnommé le Pape des savants, jusqu'à celui qui régit heureusement, et gouverne l'Eglise avec tant de lumières et de sagesse ! On est heureux quand, dans la divergence et le conflit des opinions morales, on a un auteur dont la doctrine a été comme sanctionnée par celui qui a été établi par Jésus-Christ, pour paître non-seulement les agneaux, mais encore les brebis ; un auteur canonique.

(1) On peut se procurer cet ouvrage en s'adressant à MM. J. & O. Crémazie, Libraires.

se, dont on peut enseigner et suivre (quoiqu'on n'y soit pas obligé); toutes les opinions, sans en peser les preuves, et dont on peut parcourir toutes les œuvres inoffensives *proprus pede*, comme le déclare la bulle de canonisation. Aussi les éditions s'en sont multipliées à profusion en Italie, en France, en Espagne, dans l'Allemagne, dans la Pologne. Cette Théologie a pénétré jusque chez les Indiens orientaux, et les Mexicains en Amérique; en un mot, elle est répandue dans tout le monde catholique. Les pasteurs des âmes qui, se défiant de tout préjugé, et animés d'un zèle éclairé, ont adopté cette Théologie dans l'exercice du saint ministère, ont eu la consolation d'en obtenir les plus heureux résultats pour la sanctification de leurs ouailles.

Mais à une théologie excellente pour le fond, il manquait quelque chose pour la forme. Déjà deux savants censeurs romains, le R. P. Lecchinelli et le R. P. Ventura, dans le rapport et l'éloge qu'ils firent de la Théologie dont il s'agit, témoignèrent le désir qu'elle fût réduite en méthode scholastique, principalement pour la rendre propre aux études du jeune clergé; Tel était aussi le vœu d'un très grand nombre d'ecclésiastiques. C'est ce qu'a exécuté avec le plus heureux succès, Mgr. Pierre Scavini, prévôt de la cathédrale de Novare en Piémont, docteur collégié de la Faculté de Théologie de Turin, docteur en droit, chevalier de l'ordre des saints Maurice et Lazare, vicaire-général et supérieur de tous les séminaires du diocèse de Novare, le plus étendu des Etats sardes. Doté de rares talents, adonné depuis sa cléricature aux études sérieuses et ecclésiastiques, il fut nommé vicaire-général de Novare par S. Em. le cardinal Morozzo, d'heureuse mémoire, évêque de ce diocèse. Il composa des institutions canoniques qu'on y fait encore étudier; il réduisit ainsi la Théologie du B. Liguori dans une forme propre à la faire étudier par les élèves des séminaires, mais il ne l'avait que manuscrite; et l'auteur ne se résolut à la faire livrer, à l'impression qu'à la sollicitation de plusieurs ecclésiastiques, même étrangers. La première édition fut bientôt épuisée. Celle qu'on annonce ici, et imprimée à 2,000 exemplaires, le sera dans peu, eu égard au grand nombre qu'on en demande; à Gênes, où S. Em. le cardinal Taddin en a fait de grands éloges, à son clergé, à Milan, en Savoie, etc.

Mgr. Scavini n'a rien laissé à désirer dans une œuvre si utile à l'Eglise; il ne s'est pas borné à une compilation matérielle, mais il a fait un cours complet de Théologie morale, en se servant non-seulement de la grande Théologie de saint Liguori, mais encore de toutes les autres œuvres où ce saint avait fait des adjonctions et donné des explications nouvelles. Outre la préface qui indique la marche de l'auteur, et contient les prolegomènes, il a ajouté, dans cette Théologie morale, les définitions, les divisions et les principes dogmatiques et scholastiques; il a rempli certaines lacunes en complétant des traités comme celui des *Actes humains*, par des additions sur le *saint sacrifice de la Messe*; sur les *ordres*; sur les *obligations des religieux*, etc.; sans jamais s'écarter des opinions de saint Liguori, qu'il a parfois appuyées de nouvelles preuves, tirées soit de l'autorité, soit de la raison. Il a eu soin, en indiquant les diverses opinions des théologiens, d'élaguer ces longues séries de noms, ce n'étant que quelques-uns des principaux, de manière à ne point fatiguer le lecteur. Il en a encore néanmoins nommé de ceux qu'on ne trouve pas dans saint Liguori, tels que Alasio, Bailly, Billuart, Bouvier, Delorri, Gaume, Bolgeni, Perrone, Voigt, etc.; etc.. Plusieurs de ceux-ci sont vivants, comme on le sait, et Pon. est satisfait de connaître les opinions de ces théologiens renommés. Mgr. Scavini a cité les divers décrets émanés de Rome, depuis saint Liguori, au fur et à mesure que

l'occasion s'en est présentée dans son cours de Théologie morale. Pour les lois civiles, l'auteur a calqué les questions qui y ont rapport, aux Codes du roi de Sardaigne, en indiquant, au besoin, les articles correspondants du Code civil général d'Autriche. Il sera facile aux Français de substituer à ces citations les articles du Code français; et dans les endroits où l'auteur cite les concordats faits entre le Saint-Siège et la cour de Sardaigne, on pourra rapporter ceux qui furent passés entre la cour de Rome et celle de la France.

Cette Théologie renferme plusieurs *Appendices* fort utiles: le premier contient les propositions condamnées par les saints Pontifes, depuis une certaine époque; le second, des réponses de la Pénitencierie sur le jeûne; le troisième, des décisions des congrégations du Concile, des évêques et des rites, qu'il est important de connaître dans la pratique; le quatrième, des axiomes tirés du droit canon et du civil; le cinquième, un abrégé des règles concernant les livres défendus, avec des déclarations des saints Pontifes; le sixième, des décrets de la congrégation des rites, relatifs aux fêtes; le septième, les principaux canons pénitenciaux classés selon l'ordre du Décalogue; le huitième, les déclarations de la sainte Pénitencierie, pour l'intelligence de la bulle émanée du Saint-Siège, le 13 Septembre 1821, contre les sociétés secrètes. On y trouve aussi d'autres appendices, comme des censures, etc. A la fin du quatrième volume, il y a quatre arbres gravés, pour faciliter la connaissance des degrés de consanguinité, d'affinité, de cognation spirituelle et légale.

L'érudition de l'auteur se montre modestement dans le texte et dans les notes dont il l'a enrichi, qui renferment des explications et indiquent divers auteurs de choix qui ont excélé dans la matière dont il parle. Comme un directeur des âmes ne doit pas être simplement casuiste, mais être encore versé dans l'ascétisme, soit la science des saints, la Théologie de Mgr. Scavini donne, lorsque le sujet le demande, les noms de plusieurs des meilleurs auteurs dans cette partie, tant français qu'italiens.

Le style en est onctueux, sans affectation, et attrayant par sa pureté et sa clarté.

Enfin ce qui garantit et sanctionne complètement l'excellence de cette Théologie morale, c'est que cette seconde édition a paru sous les auspices de S. Em. le cardinal Lambruschini, qui a témoigné à l'auteur sa grande satisfaction pour ce travail, et en a agréé la dédicace avec empressement. On sait qu'à Rome ces faveurs signalées ne s'accordent ni communément ni aveuglément.

Le savant et pieux théologien a donc rendu un grand service à l'Eglise, en mettant la Théologie de saint Liguori à la portée du jeune clergé, enrichie de plusieurs additions bien importantes; il sera ainsi facile de l'introduire dans les séminaires et les couvents d'étude des corporations religieuses, et d'établir, autant que possible, dans les diocèses, l'uniformité de doctrine, avec la certitude d'avoir une morale approuvée, et exaltée même par le Saint-Siège apostolique.

Citations des Journaux français.

Qu'est-ce que la réaction ?

Si vous entendez par ce mot une opposition franche et nette, mais calme et froide, aux utopistes communistes, nous vous déclarerons que tous les hommes d'intelligence, tous les travailleurs parvenus, tous les gens introduits sont de la réaction.

Si vous entendez par ce mot une horreur

profonde pour les terroristes et les bonnets rouges, un mépris non moins profond pour les sans-culottes ignares de 93, une défiance égale à cette horreur et à ce mépris pour les imbéciles qui prétendent substituer le poing à l'idée, un dégoût souverain pour ces ambitieux de bas étage qui, n'ayant pu vivre aux gages de la royauté, veulent cuver leurs vices aux dépens de la république, nous vous avouons que tous les pères de famille, les bons citoyens, les ouvriers honnêtes, les gens d'esprit et d'expérience sont de la réaction.

Si, au contraire, vous entendez par le mot réaction : légitimité de Henri V, ou régence du comte de Paris, nous vous dirons avec la même franchise que vous seuls êtes réactionnaires; car, vous seuls, par vos folies, vos menaces, votre vandalisme et vos fureurs, vous seuls pouvez amener la restauration, le droit divin ou la proclamation de la régence dont les masses ne veulent point et auxquels nul esprit sensé ne songe en ce moment.

Les véritables ennemis de la république, ceux qui conspirent chaque jour contre elle, sont les mêmes qui conspirent chaque heure, chaque minute contre le bon sens, l'ordre, le travail, la famille et la propriété.

Menacer sans cesse d'écraser, de pulvériser les gens qui ne sont pas de votre avis, c'est avoir plus de poumons que d'éloquence, plus de piques que de logique, plus de colère que de conviction. Il ne faut écraser, il ne faut pulvériser personne ou reconnaître à chacun le droit d'écraser et de pulvériser ses adversaires. Quand nous aurons été successivement tous mis en poudre, formerons-nous plus facilement une œuvre de cette poussière ?

Les craintes exagérées de certains faux républicains ne sont qu'un masque dont ils couvrent leur nullité flagrante, et sous lequel ils dissimulent les craintes que leur inspire le véritable système républicain en action. Du moment que pour remplir une place, exercer une fonction, et surtout toucher 40 fr. par jour, il ne suffira plus d'avoir braillé dans les carrefours ou vociféré dans les clubs, du moment, au contraire, où il faudra, pour être employé, posséder le mérite de la place, les capacités de l'emploi surtout, le droit au salaire oh ! alors, nous serons en pleine réaction et non-seulement pour ces républicains postiches, mais aussi pour les travailleurs sérieux. Nous prions alors les premiers de céder la place aux autres, eux qui, après deux mois de tumulte, de cris et de prédications, ont fait baisser la rente de moitié, la propriété des deux tiers, l'industrie des trois quarts et le crédit de tout.

Il est temps que nous rouvrons nos ateliers, nos boutiques, nos magasins. Il est temps que la confiance renaisse parmi nous; déjà plusieurs excellentes mesures viennent d'être prises par le gouvernement provisoire, qui s'est enfin décidé, et malgré tous les vieux préjugés fiscaux, à combattre énergiquement contre la soif et la faim du peuple. Voilà de la réaction, et de la bonne! Voilà, si vous l'aimez mieux, du mouvement révolutionnaire, et du vrai. Bornez-vous à être révolutionnaire de cette façon, et vous ne serez plus la minorité aussi bien par le nombre que par l'idée. [Liberté.]

Chronique Politique.

—UNE ORTHOGRAPHE FANTASTIQUE.—Bien que nous vivions sous le régime de la liberté, il ne doit pas être permis, nous le pensons, de pousser trop loin la licence orthographique; ainsi, pour l'honneur des Français en général et des peintres d'enseignes en particulier, nous croyons que l'on devrait supprimer l'enseigne suivante placée nouvellement au-dessus de la porte d'un cabaret: *O cheval noir vint hier du vit et autre liqueur.*

—ECONOMIES ADMINISTRATIVES.—On lit sur les murs de Paris: "Il sera procédé, le 22 août, à l'adjudication des bouts de cordes provenant du service de l'administration des postes. Le cahier des charges sera donné en communication." —Est-ce que la république voudrait hériter déjà des ficelles de la monarchie? [Liberté.]

—UN MOT DE LA VEILLE A PROPOS DU LENDEMAIN.—En 1831, le baron Louis disait à Casimir Périer: "Faites-moi de bonne politique et je vous ferai de bonnes finances."

Le mot peut se répéter. [Cors.]

—Nos représentants sont quelquefois assez vifs; d'après l'expression de M. Marast, ils se livrent des batailles, mais ils ne sont pas encore à la hauteur de certains conventionnels. Hier, nous lisions le *Moniteur* de février 1793, et nous avons trouvé cette phrase, à la séance du 13 février. Marat, s'adressant à la droite: "Vous êtes des gradins, des aristocrates, des coquins!" Et pas une voix ne s'est élevée, pour lui dire: "Cher confrère!" [Cors.]

—Une pétition présentée à la chambre et inscrite au *Moniteur* du dimanche 20 août réclame un décret qui prononce la radiation du dictionnaire des mots *roi et empereur*. Peu nous importe. Mais il est un mot que le pétitionnaire respectera sans doute, c'est le mot crétin. Il ne voudra pas aller jusqu'au suicide. (Idem.)

Chronique Religieuse.

—Les protestants du palatinat bavarois ayant enfin obtenu la permission de se réunir en synode général, et ayant voulu faire usage de cette concession, un schisme irrémédiable s'est aussitôt élevé parmi eux. Là, comme ailleurs, la confession calvinienne a refusé de fraterniser avec les protestants renégats qui repoussent la divinité de Jésus-Christ, ses miracles et les points fondamentaux de la doctrine. L'assemblée synodale s'est donc scindée en deux fractions, dont l'une s'est réunie à Neudstadt et l'autre à Kaiserslautern. L'Etat sera assez embarrassé de décider dans laquelle de ces deux réunions il lui faudra reconnaître la qualité d'Eglise protestante.

—Le canton de Thurgovie, encouragé par les confiscations sacrilèges du canton de Lucerne, se décide enfin à supprimer également toutes les communautés situées sur son territoire. Le grand-conseil de ce canton vient de charger le conseil exécutif de procéder à la liquidation de toutes les propriétés monastiques quelconques, avec cette seule réserve que, dans le cas où il jugerait la vente immédiate de quelques-unes de ces propriétés inutile ou nécessaire avant la réunion du grand conseil en session ordinaire d'hiver, il aurait à le convoquer extraordinairement pour lui faire ratifier cette aliénation.

—Le 17 août, M. l'archevêque de Munich ayant réuni le clergé de la capitale et les délégués des chapitres ruraux, a mis en délibération les moyens à employer pour s'opposer au décret qui prétend transférer les dotations territoriales des paroisses en rentes annuelles destinées à pourvoir aux besoins du culte et de ses ministres. Les réclamations de l'archevêque se fondent non-seulement sur un article formel de l'acte constitutionnel, mais aussi sur une stipulation expresse du concordat qui subsiste dans toute sa force entre le Saint-Siège et la couronne de Bavière, et qui consacre le principe de l'inviolabilité des propriétés ecclésiastiques. Mais on sait trop bien que les époques de liberté révolutionnaire ne sont pas ordinairement celles de justice et de bonne foi.

JOURNAL AGRICOLE

Application des engrais.

(Suite et fin.)

30 *Application des Engrais.*—Le fumier commun perd une grande partie de sa valeur parla fermentation, on estime la perte à un tiers ou à une demie si on l'applique frais à la terre et qu'on laboure immédiatement, le sol absorbera les parties volatiles. Grand nombre d'expériences, cependant,

ont prouvé le contraire et fait voir que le fumier qui a fermenté est le meilleur, dans ce cas il doit être mêlé. L'usage est d'étendre le fumier vieux ou frais en tas, souvent imparfaitement couvert, et plus souvent encore point du tout; il demeurera aussi en masse, au lieu d'être incorporé à la terre, cette manière d'employer le fumier n'est rien moins que mauvaise. Savoir bien *mixonner* les choses est le grand principe dans les opérations chimiques et il ne doit pas être négligé dans les mélanges qui constituent les bons engrais. Le meilleur procédé, donc, d'employer l'engrais est de ne l'étendre sur la terre que lorsque l'on est sur le point de la labourer ou de la mettre dans les sillons si le grain où on le met se sème ainsi. L'expérience suivante faite par un certain David Thomas du Comté de Cayuga, N. Y. vient à l'appui de cette assertion. Au printemps de l'année 1830, dit-il, je me trouvais sans terrain pour mes bettes, sauf un petit coin où j'avais mis du bled d'inde les deux années précédentes, ce terrain n'était nullement propre à produire des bettes sans engrais; je n'avais que du fumier frais d'étable; engrais que l'on a toujours regardé comme nuisible aux bettes. La nécessité prévalut sur mon opinion, et je voulus en faire l'essai.

Je fis creuser de larges sillons et y fis jeter du fumier en abondance; le fumier fut recouvert par d'autres sillons que je fis, jeter par dessus les premiers. La herse passa trois ou quatre fois de suite: je fis pour la 3ème fois creuser des sillons pour rejeter la terre sur ceux dans lesquels j'avais serré mes bettes. Enfin le rouleau passa, cassant, pulvérisant et mêlant le tout ensemble. Par ce procédé le terrain devint uni comme une glace. Je n'ai jamais vu de plus belles bettes que celles que je récolterai.

Tels sont les moyens que nous avons entre les mains et que nous paraissions mépriser. On entend dire, si nos terres ne poussent pas comme autrefois, ça dépend des années. Non, cultivateurs, non, ça ne dépend pas toujours des années, autrefois vos terres étaient nouvelles, elles étaient jeunes; elles trouvaient en elles-mêmes leur fertilité, mais elles ont vieilli, et leur jeunesse ne reviendra plus; à moins que vous ne les fertilisiez par les engrais dont je vous ai entretenu et dont les noms seuls vont peut-être puer au nez de quelques délicats habitués à n'entendre articuler ces mots qu'avec dédain. Agriculteurs canadiens, encouragez le journal dont tous les efforts et les veilles ont pour but votre bonheur, votre richesse et votre avancement dans la connaissance de l'art si beau, si grand, si digne de l'homme, si ami de la religion et des bonnes mœurs. Ne dites pas nos pères ont cultivé et se sont enrichis

sans étudier l'agriculture. Rappelez-vous que cette étude a fait dans tous les temps les délices et l'occupation des plus grands hommes; que les peuples les plus savants, les plus policés; les Anglais, les Ecossais les Français, les Suisses etc., etc.; ne croient pas indigné d'eux, d'étudier ce bel art, de faire les expériences les plus minutieuses et les plus détaillées sur son application. Agriculteurs, appréciez votre état; il est noble, il est grand: remplissez-en les devoirs avec honneur, avec plaisirs et contentement; instruisez-vous: l'éducation vous est nécessaire et utile comme elle l'est à l'avocat et au notaire: ne ravalez point votre position par votre ignorance. La vaine des cieux est le toit qui vous abrite dans vos travaux; que vos pensées et vos desirs soient grands comme le spectacle que vous avez sans cesse sous les yeux; seuls vous paraissez nés pour jouir de la nature et des œuvres sublimes de la création. Recherchez de préférence les ouvrages, et les journaux qui vous apprendront vos devoirs de cultivateurs et les moyens d'avancer dans votre noble carrière; que l'homme patriotique qui vous éclairera sur ces choses et vous apprendra à récolter deux minots où vous n'en récoltiez qu'un vous soit plus cher que le conquérant dévastateur qui aime à ruiner et ravager vos champs et faire périr la récompense de votre labeur.

B.

☞ Nous prions ceux de nos abonnés à qui nous avons adressé des comptes de nous faire parvenir au plus tôt le montant de leurs souscriptions.

L'AMI DE LA RELIGION ET DE LA PATRIE.

QUÉBEC, 27 SEPTEMBRE 1848.

Dépêche Télégraphique.

Angleterre.—La Reine a prorogé le Parlement le 5 septembre et est partie ensuite pour l'Écosse.

Irlande.—*Dublin, 9 septembre.*—La commission spéciale qui doit sous peu de jours siéger à Clonmel, fait le sujet de toutes les conversations. Le procès de Smith O'Brien, de McManus et des paysans insurgés aura lieu devant cette commission. Le pays est tranquille. La visite de lord J. Russell à lord Clarendon, lord Lieutenant de l'Irlande fournit ample matière aux conjectures des politiques Irlandais. Lord J. Russell a débarqué à Kingston où il a été reçu avec respect, sans aucune marque d'applaudissement ou de désapprobation.

Angleterre.—La récolte est meilleure qu'on le pensait et égalera celle des années communes.

Russie.—Un journal Belge annonce que la Russie a adressé au cabinet anglais une note par laquelle elle déclare reconnaître l'Autriche comme le seul et légitime possesseur de la Lombardie.

POSTSCRIPTUM.

Les dernières nouvelles de Paris annon-

cent que l'Autriche a accepté la médiation de la France et de l'Angleterre.

—On dit qu'une querelle sérieuse s'est élevée entre les généraux Changarnier et Cavaignac par suite de l'absence de la garde nationale, à la dernière revue.

—Le gouvernement Ottoman a reconnu la République française. On annonçait que 4,000 soldats français avaient débarqué à Venise. Ce fait est douteux.

—Les nouvelles de l'Italie et de Rome rapportent que tout ce pays est dans un état d'excitation et de troubles. Des émeutes ont été réprimées avec beaucoup de peine, à Gènes, Livourne et à Rome. (*Gazette de Québec.*)

Les lettres apportées par l'*Acadia*, sont arrivées hier au soir. Nous abrégeons ce qui suit de la correspondance du *Québec Mercury*.

France.—Paris est tranquille. Des dépêches de Vienne annoncent que le gouvernement autrichien est dans des dispositions pacifiques. Les affaires de la Banque de France montrent une amélioration. Louis Blanc, qui est maintenant en Angleterre, a publié une note dans les journaux pour refuser une démonstration de sympathie que ses amis veulent lui faire.

—L'armée française est de 548,000 hommes. Le *Constitutionnel* dit que l'Empereur de Russie a résolu d'envoyer un ambassadeur à Paris. Le général Lamoricière, suivant le même journal, a été nommé commandant de l'armée des Alpes. La discussion de la constitution se continue dans l'assemblée nationale.

—L'armistice entre le Danemark et la Prusse a été ratifiée. Cependant, les journaux français du S, disent qu'elle a été rejetée par le pouvoir central.

Irlande.—La commission spéciale pour le procès des insurgés s'ouvrira le 19 sous la présidence du Juge en chef et du juge Doherty.

Sourds-Muets.—Nous voyons avec plaisir que le Clergé Catholique, va bientôt ouvrir à Montréal, un établissement pour l'instruction des Sourds-Muets. Cet établissement sera sous la direction de Messire Lagorce. Chez toutes les nations civilisées, on s'est occupé avec zèle à procurer aux Sourds-Muets les bienfaits de l'instruction, le Canada, dont la législature a voté si libéralement une somme annuelle pour l'éducation, ne possède pas un seul établissement de cette nature. Nous voyons par le recensement du Bas-Canada fait en 1844, que le nombre des Sourds-Muets y est de 633. Nous ne connaissons pas le chiffre de ces infortunés dans la section supérieure de la Province; mais nous croyons approximativement qu'il doit se monter à 400; ce qui donnerait pour toute la province, un total de 1033.

Voilà donc 1033 créatures faites à l'image de Dieu, entièrement privées d'éducation, d'instruction et dont l'intelligence est condamnée à dormir en ce monde.

Le Bas-Canada, a possédé pendant

quelques années, un institut de Sourds-Muets sous la direction de RONALD McDONALD, écuyer, considéré comme l'homme le plus propre par son habileté ses talents et ses rares connaissances à diriger un établissement de ce genre. Malheureusement des causes que nous ne connaissons pas bien, ont fait cesser d'une institution qui, pendant sa courte existence, a pu convaincre tout le monde de son utilité et de sa nécessité.

Nous avons toujours regretté que les diverses lois adoptées par notre législature pour la diffusion de l'instruction dans la province, n'aient pas comporté des dispositions à l'égard des Sourds-Muets. Aujourd'hui, que l'on dit que l'administration prépare une nouvelle loi d'éducation, nous croyons de notre devoir, d'appeler sur ce sujet important et philanthropique, l'attention particulière du gouvernement exécutif et de la législature. Ne pourrait-on pas, consacrer à l'établissement d'un institut de Sourds-Muets pour toute la province, quelques mille louis; ou si l'état de la caisse publique ne permet pas de faire une allocation additionnelle pour cet objet, ne pourrait-on pas prendre sur les £50,000 destinés à l'éducation, la somme nécessaire pour l'établissement et le soutien de cet institut?

Population du Canada

A diverses époques jusqu'à 1848.

Années.	1817	Population de Québec	52 ames
	1666	du Canada.	3,418
	1667		4,312
	1668		5,870
	1677		8,500
	1679		9,400
	1680		9,719
	1688		11,249
	1714		20,000
	1719		22,530
	1720		24,434
	1721		24,511
	1734		32,252

Depuis la Cession du Canada à

l'Angleterre.

1760		60,000
1763		76,275
1783		113,112
1790		123,000
1806.	Haut-Canada	80,000
1808		100,000
1814		95,000
1816.	Haut Bas Canada	350,000
1821.	Haut Canada	122,716
1823		150,000
1825.		157,000
1825	Bas Canada	423,630
1828	Haut Canada	190,000
1831	Bas Canada	511,917
1842	Haut Canada	486,000
1844	Bas Canada	691,000
	Haut Canada	650,000
1848	Bas Canada	800,000

(Christie, History of Canada.)

M. LOUIS FLAVIEN DUFRESNE, dont nous avons annoncé la destitution de l'office de Juge de Paix, a aussi été destitué de sa place de Major du 11e bataillon de la Milice de Québec.

Le gouvernement a cédé à la corporation la partie de la grève qui se trouve vis-à-vis du parc à condition, qu'il y bâtitra des quais et fera d'autres améliorations dont le plan lui est donné.

Le rév. Mr. Boucher, curé de St. Ambroise est de retour de Montréal où il a été s'entendre avec l'exécutif pour les terres du Saguenay. Il doit, dit-on, partir bientôt avec une petite colonie.

Il paraît qu'on a découvert une mine d'argent dans le comté de St. Maurice, et qu'on est occupé à l'explorer.

Citations de la Presse canadienne.

(De la Revue Canadienne.)

Un mariage dans le grand monde.—Mercredi dernier a été célébré en cette ville, par le Rév. M. Digby Campbell, le mariage du Très Honorable M. le Comte d'Erroll, grand connétable héréditaire et Chevalier Maréchal d'Écosse, avec Mlle Eliza-Amélie, fille aînée du Major-Général l'Honorable Charles Gore, C. B. commandant dans le Bas-Canada. Le mariage a eu lieu dans la soirée à la résidence du Général Gore, rue St. Antoine, en présence d'une nombreuse compagnie, de l'élite de la société anglaise de la capitale, (nous) pourrions dire du Canada, car il y avait des invités de toutes les parties du pays.)

M. le Comte d'Erroll tient par sa mère à une des branches de la famille royale et était il y a quelques années, un des Ecuyers de la reine Victoria. M. le Général Gore est également allié à quelques membres de la famille royale. Lord Erroll qui arrive d'Europe a apporté, dit-on, à sa fiancée, maintenant son épouse, de magnifiques présents de Sa Majesté la Reine Victoria, de la Reine Douairière et de plusieurs familles nobles d'Angleterre et d'Écosse. M. le comte et Mlle le Comtesse d'Erroll s'en vont passer l'hiver à Kingston où est stationné le régiment auquel Lord Erroll appartient.

(Du Journal de Québec.)

Un homme a été tué hier, au foin de M. Burnet. Il venait de déposer sa hache à terre près d'une pile de plançons, et voulant se baisser pour la reprendre, l'une de ces pièces lui roula sur la tête et l'écrasa. Il paraît qu'il laisse une famille.

— Il y a eu vendredi un incendie, à Montréal, à l'encoignure des rues McGill et Saint-Antoine; huit maisons en bois avec leurs dépendances ont été consumées.

Police Correctionnelle.

LES PETITS MARAUDEURS.—Le 6 mars dernier, Totor et Larifla, auxquels leurs camarades ont donné ces élégants sobriquets, firent ensemble l'écoie buissonnière.

Ils se dirigèrent du côté de la barrière de La Villette; ils avaient la liberté, mais, il fallait vivre, et nos gras n'avaient pas le sou sur eux.

Et voilà justement qu'ils passent devant une marchande de pommes de terre, frites!.. Totor s'approche de la marchande, se

met à causer amicalement avec elle; et pendant ce temps-là, Larifla, plongeant intrépidement la main dans la poêle à frire, en tire une belle poignée de pommes de terre!..

Mais le jeune Cartouche avait été aperçu par un portier d'en face, qui se mit à crier au voleur!

Ils sanglottent aujourd'hui devant la police correctionnelle.

La veuve Brigandin, débitante friture, s'exprime ainsi:

J'étais tranquillement à peler le dernier quartier de ma poêle... tout à coup ce moutard... le plus petit... s'approche de mon établi... J'étais l'assisté... il se met devant moi, de manière que je n'y voyais pas plus qu'un quinze-vingt... il se met à me causer d'un tas de choses et d'autres... disant qu'il est un petit brin mon cousin... enfin un tas de fariboles... Pendant ce temps-là, l'autre grapillait dans ma friture. Heureusement que le père Brassard l'a vu... Nous avons fait arrêter ces deux scélérats-là.

Le père Brassard, portier: Il allait bien, le petit bonhomme... il fouillait là-dedans comme si ça n'avait pas été si chaud... Voilà tout ce que je sais..

M. le président, aux prévenus: Qu'avez-vous à dire?—Totor, pleurant: Nous aimons tant les pommes de terre frites... —Larifla: Ça sentait si bon! hi! hi! hi!

La veuve Brigandin: Il fallait donc m'en demander, vipères... je vous les aurais plutôt données.

Le tribunal condamne Totor et Larifla à passer un an dans une maison de correction. Ils éclatent en gémissements aigus!

UN LATINISTE.—Masguiteau est un vieux savant que la grève des belles-lettres a réduit à la position d'écrivain public. Il est dans ce moment vice-président du club des Hommes lettrés sans ouvrage. Hélas! il faut qu'il descende un instant de son fauteuil thronal pour comparaître devant la police correctionnelle.

Le 5 mars dernier, Masguiteau entre chez un marchand de vin et dit d'un air folâtre: *Nunc est bibendum*, servez-moi un demi-septier.

Dans le comptoir se trouvait en ce moment Louis Heroux, un tailleur en culottes fanées, qui est en même temps portier d'une maison de vingt-cinquième ordre.

—Ah! ça, dit-il à Masguiteau, pourquoi donc que tu parles autrichien, toi?—Autrichien! Je parle latin.

Du latin... toi, parler latin! il faudrait pour ça être plus malin que tu ne l'es.

—On sait parler latin quand on a fait ses études.

—Allons donc!... tu n'as jamais étudié que dans les fonds de bouteille... Ignorants—Faiseur d'embarras!... Crétin!...—Canaille!..

Masguiteau termina la conversation en appliquant un soufflet au tailleur, qui demande aujourd'hui 100 fr. de dommages et intérêts.

M. le président au prévenu: Qu'avez-vous à dire?—J'ai été un peu vif, c'est vrai; mais le citoyen plaignant n'avait gravement insulté.

Le plaignant: Pourquoi que vous parlez autrichien?—Je parlais latin.

—Tenez je vous en défie de parler latin devant ces messieurs qui s'y connaissent.

Le prévenu avec volubilité: *Judices venerabilis, oportet mihi insingere panem minimum...*

M. le président: Assés... Le tribunal condamne le latiniste à dix francs d'amende.

Masguiteau, à son adversaire, d'un air triomphant: Eh bien! citoyen tailleur, n'avez-vous entendu?—Leroux levant les épaules: Bah! c'était du ture!

LE Repertoire National,

OU
RECUEIL
DE
LITTÉRATURE CANADIENNE.

Le Répertoire National formera un recueil des meilleurs écrits publiés en Canada, en deux volumes de 384 pages chaque. Prix \$2 par volume ou \$4 pour l'ouvrage. Le premier volume est maintenant terminé. Ceux qui désirent souscrire doivent s'adresser chez les principaux libraires du Canada, ou à Mr. M. F. NESINA, agent. Québec, 15 Sept. 1858.

AVIS.

Le Soussigné a établi temporairement son Bureau, dans le haut de la maison occupée par MM. J. & O. CREMAZIE, rue la Fabrique No. 12. J. CREMAZIE, Avocat. Québec, 6 Septembre 1848.

BOUQUE DE GORDONNIER.



Le soussigné a l'honneur de prévenir ses amis et le public en général qu'il a établi sa boutique au No. 2, Rue St. Paul, vis-à-vis de MM. C. & W. WURTELE, où il sera prêt à exécuter avec ponctualité tous ordres pour chaussures, dans le meilleur goût et à des prix très modérés.

ANDRE BURN.

21 avril 1848.

ASSOCIATION POUR LA COLONISATION DES TOWNSHIPS DU DISTRICT DE QUEBEC.

L'ASSOCIATION a établi son Bureau en l'Étude de M. J. B. A. CHARTIER, Notaire, en la Bassé-Ville de Québec, dans l'Ancien Couvent: N. B.—Le Bureau est ouvert tous les jours ouvrables de deux heures P. M. à cinq heures. J. B. A. CHARTIER, Secrétaire. Québec, 17 juillet 1848.

Parapluies Français, Etc.

LES Soussignés viennent de recevoir un assortiment de PARAPLUIES FRANÇAIS, en Soie cuite, de 26 et 28 pouces, montés en vrai bois.

Balais Français de Chiendent, pour tapis.

Parfumerie de Lubin.

Brosses à barbe, françaises.

Une variété d'articles de GOUT et d'UTILITÉ comprenant l'assortiment le plus splendide qui ait été importé à Québec.

J. & O. CREMAZIE, Rue la Fabrique, No. 12. Québec, 28 juin 1848.

A VENDRE.

UN grand bateau à deux mâts presque neuf, avec voiles, chaînes, ancre et pour les particularités s'adresser à

JOHN VANDERHEYDEN, Ecu. Rue St. Paul. Québec, 6 Septembre, 1848.

Mr. Moit est prêt à mettre d'accord un nombre limité de Pianos, Haute-Ville de Québec. Québec, 12 juin, 1848. } Rue St. Joseph, No. 11.

PRIX DES PASSAGES RÉDUITS.



STEAMER QUEEN

Le prix du passage de la Chambre dans ce Steamer, sera jusqu'à nouvel ordre, de 5s. les repas compris.

H. E. SCOTT.

Québec, 16 août, 1848.

MARCHÉ DE SAINT THOMAS.

Une assemblée du Conseil Municipal du Village de Montmagny tenue le vingt-trois de Mai dernier, le règlement pour l'établissement d'un marché à denrées dans le village de Montmagny, paroisse de Saint Thomas, Comté de l'Islet, fut alors adopté et passé par le Conseil; lequel marché (à compter du quinze du courant) sera ouvert trois fois par semaine seulement, c'est-à-dire tous les MARDI et JEUDI et SAMEDI; s'il arrivait que quelqu'un de ces jours se trouveraient un jour de fête, le marché serait alors ouvert les jours précédents, et se tiendra dans le dit Village de Montmagny sur le terrain en avant de la Halle, et dans la Halle érigée sur icelui.

LOUIS FOURNIER,

Maire.

Village de Montmagny, le 1er juin 1848.

Messieurs les Rédacteurs du *Canadien*, du *journal de Québec*, sont priés de vouloir bien insérer dans leur journal, cet avertissement.

Dr. GIROUX,

APOTHAICARE,

à transporté son établissement au

No. 2, Rue La Fabrique.

vis-à-vis le magasin de M. BOISSEAU,

Près du Marché de la Haute-Ville,

QUÉBEC.

FROMAGE DE GROUYERES.

LES Soussignés viennent de recevoir par le John & Eleonore de Bordeaux, quelques MEULES de ce fromage recherché et qui est de la meilleure qualité.

J. & O. CREMAZIE,

Rue la Fabrique, No. 12.

Québec, 16 juin 1848.

Institut Canadien

DE QUEBEC.

Appel aux Artisans et aux Ouvriers.

L'INSTITUT CANADIEN de Québec fondé depuis quelques jours seulement, vient d'ouvrir ses premières séances régulières. Quoique naissant, l'Institut compte déjà près de 300 membres, et sous peu pourra leur offrir l'avantage d'une grande Bibliothèque qu'il doit à la générosité des citoyens de cette ville.

Plus de 40 journaux tant du pays que de l'étranger vont être déposés sur les tables. L'Institut dont le but principal est de faire entre ses membres un échange de connaissance utiles et d'instructions mutuelles, croit de son devoir de faire un appel aux ARTISANS et ouvriers de Québec, qu'il sollicite à partager avec lui les avantages de l'association.

Par ordre,

J. B. A. CHARTIER,

Salle de l'Institut, } Secrétaire-Archiviste,
11f évrier, 1848. } le l'Inst. Canadien.

Premier arrivage d'Europe,
Viâ le Havre et New-Yorket l'Express de Virgil & Rice

AU LIVRE D'OR.

Librairie Ecclésiastique et Classique,

NO. 12, RUE LA FABRIQUE.

LES soussignés viennent de recevoir et offrent maintenant en vente 8000 volumes sur a théologie, la Jurisprudence, la Littérature, les Sciences et les Arts, Voyages, etc., etc., sur lesquels ils appellent l'attention des amateurs.

—AUSI—

Livres de dévotion, de prières de toutes qualités, formats et description, Bréviaires, Missels, etc. MM. les marchands pourront se procurer chez les soussignés un assortiment étendu de Livres de prières, fournitures d'écoles, etc.

Attendu par l'ASTORIA et le TIBER de Bordeaux un assortiment de magnifiques articles de goût.

Québec, 28 avril 1848.

J. & O. CREMAZIE.

GRANDE FABRIQUE DE MEUBLES DE ST. ROC

Rue Desfossez,
ST. ROCII,

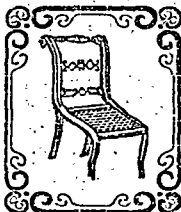
Quebec.

THOMAS LARIVIERE,

MEUBLIER,

Rue Desfossez,
ST. ROCII,

Quebec.



A l'honneur de prévenir le public et ses nombreuses pratiques qu'ayant écoulé durant l'hiver, tout son ancien assortiment de la saison précédente, il l'a renouvelé totalement et qu'il peut offrir maintenant à l'inspection générale dans son magasin

UN CHOIX COMPLET ET RECHERCHE DE MEUBLES,
de tous les genres et de tous les prix,

manufacturés sur les modèles les plus à la mode, et avec les meilleurs matériaux, et dont l'énumération serait trop longue.

Reconnaissant de l'encouragement dont on a bien voulu le favoriser jusqu'à présent, il ose en solliciter la continuation pour l'avenir, et appeller l'attention générale sur son approvisionnement de TABLES à CARTES, à DINER et autres, de tous genres, CHAISES d'ACAJOU, COUCHES de la dernière élégance, SOFAS, CHAISES d'AISSANCE, etc. qu'il offrira constamment comme par le passé, à des prix modérés,

ET AUX CONDITIONS LES PLUS LIBÉRALES.

Québec, 25 février, 1848.

ASSORTIMENT NOUVEAU ET ÉTENDU DE

Marchandises d'Automne et d'Hiver.

IMMENSE RÉDUCTION DANS LES PRIX.

VENDANT POSITIVEMENT AU PRIX COUTANT POUR DE L'ARGENT COMPTANT.

B. MEEHAN,

NO. 5, RUE ST. JEAN.

REÇOIT actuellement son Fond d'Automne de Marchandises de Londres, d'Écosse et de Manchester, consistant en un Assortiment étendu de draps de Pilote, Tweeds, Deskins, patrons de Vestes, Flanelles, Tartans, Châles de Tartan, Drap d'Orléans, Cobourgs, Mérinos français et anglais, Poil de chèvre, Lainages, Gants, Indiennes, Coton jaune, Shirts blancs et colorés, Rubans, Lacets, etc., etc.

—AUSI—

Il a acheté un Fond de Banqueroute des Marchandises les plus nouvelles et les plus recherchées, comprenant un Assortiment des plus variés et des meilleurs de Marchandises de goût qu'on puisse trouver dans la ville, le tout devant être vendu à un prix beaucoup moindre que le prix coûtant.
Québec 20 Septembre.